Document généré le 25 avr. 2024 13:50

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

La joie de l'arbre

Nancy Huston

Numéro 25, septembre–octobre–novembre 1986

URI : https://id.erudit.org/iderudit/20594ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Huston, N. (1986). La joie de l'arbre. *Nuit blanche*, (25), 70–72.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1986

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LA JOIE DE L'ARBRE

nouvelle inédite par Nancy Huston

À Denis Hirson

La fille de Miki, qui avait trois ans, lui demandait souvent: «Est-ce que mes poupées vont mourir?» et Miki lui répondait à chaque fois que non. À la question de savoir pourquoi qui suivait immanquablement, elle répliquait: «Les poupées ne peuvent pas mourir, parce qu'elles ne sont pas vivantes. Seul ce qui est vivant peut mourir».

Ce qu'elle disait là, elle le savait d'un savoir un peu abstrait, fait de maximes telles que: «Le jour de sa naissance on commence à mourir», ou: «La vie est une maladie mortelle»; des clichés polis comme des caillous par des millénaires de sagesse populaire et par les trois décennies de sa propre vie.

Et puis, un certain printemps, contre toute attente et sans l'avoir provoqué par les chamboulements de son inconscient, Miki est devenu un arbre. Naturellement, un arbre est encore une chose vivante. Mais enfin, pour un être humain (comme l'était Miki), devenir un arbre était un événement qui relevait de l'anomalie, en d'autres termes de la maladie. Et une maladie rare, comme celle qui opéra chez Miki cette transformation en arbre, peut faire surgir chez l'être humain l'idée de sa propre mort. C'est ce qui ne manqua pas de se produire.

Pas tout de suite, cependant. Dans un premier temps, toute la fascination intérieure de Miki se portait sur les signes de sa métamorphose. Celle-ci était progressive et parfaitement étrangère à la douleur.

Le premier soir, dans un geste machinal aux toilettes, Miki s'aperçut que ses parties intimes étaient de bois, ne répondant pas à l'attouchement avec leur assiduité habituelle. D'abord elle se dit qu'elle avait dû se croiser trop violemment les jambes pendant le film de guerre qu'elle venait de regarder à la télévision, et attendit le fourmillement. Quand celui-ci ne vint pas, elle compara cet engourdissement de son sexe à deux autres dont elle avait déjà fait l'expérience: celui des gencives après une anesthésie dentaire et celui des pieds après un après-midi dans la neige. À plusieurs reprises, elle vérifia la persistance de la sensation, ou plutôt de l'absence de sensation, et n'en dit rien à son mari (peu importe qu'ils fussent ou non *vraiment mariés*).

Le lendemain matin, comme en réponse à sa pensée à leur égard, les pieds de Miki furent également de bois. Elle se rappela ses séances de patinage dans une enfance et dans un pays lointains et hivernaux, quand les patins aux lacets fortement serrés empêchaient de sentir la gelure des orteils avant qu'il ne fût trop tard; après, on frottait avec les mains pour les faire lentement revenir à ce qu'on appelait la vie.

Miki frotta ses pieds, mais sans effet. Cela ne l'empêcha nullement de marcher, ni de vaquer à ce qu'elle considérait comme des affaires. Elle parla à son mari et à quelques amis proches de l'étrange disparition de son sexe et de ses pieds, et chercha avec eux, parmi les proverbes, dictons et autres syntagmes figés dans la langue qu'ils partageaient, quelle pouvait bien être la signification symbolique du rapprochement entre ces deux, ou plutôt entre ces trois organes. Ils rirent beaucoup, Miki ne savait

pas encore que ce dont il s'agissait était sa transformation en arbre.

Une semaine plus tard, ses jambes devinrent des troncs. C'est seulement à ce moment-là que Miki comprit que ses pieds étaient déjà des racines. Là, sa marche ralentit un peu, mais ce fut surtout son esprit qui achoppa de plus en plus souvent sur l'état de son corps (puisque dans la culture où elle vivait on avait l'habitude de séparer les deux). L'esprit de Miki ne trouva de précédent pour ce phénomène ni dans l'histoire de ce corps individuel, ni dans son savoir (maigre, il faut bien l'avouer) de la science médicale, avec sa si vaste panoplie de symptômes. Un instant, il s'arrêta sur l'image des jeunes femmes dites hystériques qui s'étaient présentées un siècle plus tôt, avec l'un ou l'autre membre de leur corps figé comme un syntagme, dans le cabinet d'un certain médecin autrichien. Mais le relatif, pour ne pas dire l'absolu bonheur de sa vie actuelle l'obligea à abandonner cette hypothèse. Elle prit un long bain chaud et se frictionna à tout hasard avec une serviette râpeuse. En vain.

Photo Adine Sagalyn

Trois jours plus tard, on lui attribuait un lit dans l'hôpital et dans le service mêmes qu'avait visités le médecin autrichien pour faire la connaissance d'autres jeunes femmes dites hystériques. Cela lui fit se demander pourquoi la racine du mot névrose était la même que celle du mot neurologie, mais on lui assura que ce qu'elle avait, elle, ne relevait pas le moins du monde des nerfs au sens de la nervosité, mais exclusivement des nerfs au sens de l'innervation (puisque l'hôpital et les spécialistes qui le peuplaient participaient de cette même culture dualiste à laquelle il a été fait allusion plus haut). Entretemps, la taille et les côtes de Miki avaient été enveloppées par la même écorce que le sexe, les pieds et les jambes. Elle était arbre jusque sous les seins devant, et sous les omoplates derrière. Comme une sirène en bois, pourrait-on dire. Mais Miki pensa plutôt à deux personnages des *Métamorphoses* d'Ovide, Philémon et Baucis, qui l'avaient frappée parce que leur état de relatif pour ne pas dire absolu bonheur (chose rare, dans la mythologie grecque comme partout). ressemblait quelque peu au sien. Philémon et Baucis, qui s'étaient aimés toute leur vie, avaient demandé à Zeus de mourir ensemble et il avait acquiescé à ce vœu, le moment venu, en les transformant en arbres: d'abord les pieds, ensuite les jambes, les hanches, le torse; puis les bras se ramifièrent en branches, dont les feuillages s'épaissirent peu à peu pour couvrir le visage; enfin les yeux des deux vieux amoureux, après s'être jeté un dernier regard tendre, disparurent sous la verdure. À la question posée par certains de savoir pourquoi, quitte à puiser dans la mythologie grecque pour décrire son état, elle n'avait pas choisi l'histoire de la nymphe Daphné (qui s'était changée elle-même en arbre pour se soustraire à la poursuite trop ardente d'Apollon), Miki répondit que, pour une fois que sa tête était occupée par des images de sérénité plutôt que de violence, on pouvait bien la laisser tranquille. Elle attendit donc de devenir l'arbre-Baucis — même si son mari, ne lui ayant pas emboîté le pas dans cette littéralisation du mythe, demeurait humain (voire trop humain, puisqu'il s'inquiétait).

Mais à l'hôpital, la lente montée de l'insensibilité s'interrompit, et tout ce qui était déjà bois devint bois pétrifié. La marche de Miki ralentit de plus en plus et se fit traînante. De l'intérieur, ses genoux étaient de gros nœuds asymétriques dans son double tronc, et celui-ci était d'une lourdeur incroyable, de sorte que lorsqu'un pied quittait le sol, Miki était chaque fois déroutée par sa réelle légèreté. Elle ne parvenait plus à se tenir debout les yeux fermés, puisque (se considérant toujours, malgré tout, comme un être humain), elle avait du mal à prendre son équilibre sur des racines tordues et enchevêtrées. La vue de ses dix orteils, simples et distincts comme elle les avait toujours connus, et surtout de ses deux jambes, dont elle tirait quelque orgueil à cause de leur forme réputée féminine, la stupéfièrent. Le témoignage de ses organes de la vue était tellement en contradiction avec celui de ses organes du toucher que son cerveau était placé devant un dilemme très semblable à celui du chien qui aboie et remue la queue en même temps: que croire?

Quant au cerveau lui-même, selon les médecins qui s'occupaient du *cas* Miki avec un tout autre vocabulaire, il n'était pas atteint. Pourquoi, alors, Miki était-elle si euphorique? Quand, par exemple, elle décrivait l'effet que lui faisait le rasage des jambes sus-mentionnées en disant que c'était comme peler de longues lamelles d'écorce, elle souriait avec un plaisir presque scandaleux, surtout étant donné les visages compatissants de ses interlocuteurs. Et quand les attouchements de ceux-ci, affectueux ou accidentels, sur les deux tiers inférieurs de son corps se traduisaient par des décharges électriques, elle s'émerveillait de ce que l'arbre frappé par la foudre revînt si vite à son état antérieur. Le bois calme valait à son avis infiniment mieux que le bois foudroyé.

De retour à la maison huit jours plus tard, Miki laissa son mari s'occuper de tout et se contenta de rester au lit et de lire des livres, tantôt à elle-même et tantôt à sa fille, qui pendant ce temps avait fêté ses trois ans et demi. Et puis un jour, elle voulut faire la cuisine.

C'était midi, elle se sentait très réveillée (mais cela pouvait être l'effet du médicament que lui avaient prescrit à forte dose les spécialistes de l'hôpital) et elle désira soudain manipuler des matières comestibles et les transformer en mets savoureux.

Elle se traîna, l'arbre-Miki, jusqu'à la cuisine. Elle prit une poêle, la posa sur un feu de la cuisinière et y versa de l'huile d'olive. Ensuite elle s'empra d'une gousse d'ail et d'un couteau. Quand l'ail était en train de rissoler dans l'huile, elle fit un mouvement pour ramasser les épluchures sur le comptoir. Soudain, elle s'arrêta. Elle vit, à côté de ces épluchures, deux pétales de rose qui étaient tombés d'un bouquet (offert par un des amis qui avaient voulu compâtir avec elle). Tout cela était comme encadré par un rayon de soleil, et à le voir Miki se sentit inexplicablement inondée de joie. Elle prit les pétales de rose et les épluchures d'ail en même temps dans le creux de sa main, et pour la première fois de sa vie, elle trouvait que ce geste ne représentait pas une perte de temps. Pour la première fois de sa vie, elle aima les ordures. Elle jeta ces petits déchets à la poubelle et elle aima qu'il y eût chez elle (en fait chez son mari) une poubelle; qu'on ait compris pour elle, avant elle, que ce qui se présente sous la forme d'une graine d'ail ou de rose aujourd'hui fera partie d'un repas ou d'un bouquet demain — mais également partie d'une poubelle. En un mot, elle avait compris pour la première fois la différence entre elle et les poupées de sa fille: qu'elle allait mourir, et qu'elle était vivante. ■

Le titre même des *Variations Goldberg* que Nancy Huston a fait paraître au Seuil en 1981 pourrait servir à décrire la production d'une écrivaine qui concilie unité et renouvellement: depuis *Jouer au papa et à l'amant* (Ramsay, 1979), elle a fait paraître *Mosaïque de la pornographie* (Gonthier, 1982) et des correspondances avec Sam Kinser (*À l'amour comme à la guerre*, Seuil, 1984) et Leïla Sebbar (*Lettres parisiennes*, Barrault, 1986) dont on trouvera dans notre dossier central un extrait de la communication qu'elle livrait à la Rencontre québécoise internationale des écrivains de Québec.